

PIERRE SAUREL

Double espionne



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 062

Double espionne

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 331 : version 1.0

Double espionne

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Gisèle Tuboeuf, était attachée au service d'espionnage français.

Elle avait presque toujours travaillé avec Jean Thibault, l'as des espions canadiens, mieux connu sous le nom de IXE-13. Le Canadien s'était fiancé à Gisèle et tous les deux se comptaient chanceux de ne pas être séparés par leurs diverses missions.

Mais l'inattendu était arrivé brusquement.

IXE-13, Gisèle et leur inséparable compagnon, le Marseillais Marius Lamouche, étaient en Angleterre.

Sir Arthur, le grand chef du service d'espionnage allié, fit demander Gisèle.

Et lorsque l'espionne T-4 revint à l'hôtel où l'attendaient IXE-13 et Marius, ce fut pour leur apprendre qu'elle était rappelée en France.

Le deuxième bureau avait besoin de ses services.

Il fallait se soumettre aux ordres.

La séparation était dure, mais Gisèle partit quand même pour son pays natal.

Pendant ce temps, IXE-13 ne demeurait pas inactif.

Sir Arthur l'envoya accomplir une mission pour le moins inusitée...

Accompagné de Marius, il se rendit dans le désert du Sahara afin de découvrir l'endroit exact d'un poste allemand.

Comme on l'a vu lors de notre dernier chapitre, IXE-13 fut aux prises avec mille et une difficultés.

Mais il réussit à les surmonter pour accomplir sa mission.

Le Canadien s'empressa de retourner en Angleterre pour se rapporter à Sir Arthur.

Une autre mauvaise surprise l'attendait.

– IXE-13, lui dit Sir Arthur, j'ai une mauvaise

nouvelle pour vous.

– Ah !

Le chef des espions se leva, se dirigea vers un petit bureau et en ouvrit un tiroir.

Il sortit une enveloppe.

– Tenez.

– Qu'est-ce que c'est ?...

– Une copie d'un télégramme chiffré que j'ai reçu hier.

Sir Arthur avait pris soin de transcrire les chiffres en lettres.

Le Canadien lut :

« Espion T-4 prisonnier. Envoyer du secours, si possible. colonel Mailloux. »

Gisèle Tuboeuf, l'espionne T-4, était prisonnière.

Pour une nouvelle, c'en était une.

Les mains d'IXE-13 tremblaient.

Marius demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a donc, patron ?

– Ce qu’il y a ?... Tiens, lis.

Il lui tendit le télégramme.

Marius le prit et lut à son tour.

Il poussa son exclamation.

– Peuchère... Gisèle, Gisèle prisonnière...
bonne mère, nous n’aurions jamais dû la laisser
partir.

– Il le fallait, dit Sir Arthur. Gisèle est attachée
à la France et son pays la rappelait.

IXE-13 se leva :

– Le secours que le colonel Mailloux
demanda, ce sera nous ?

– Qui voulez-vous que choisisse, vous étiez
tout désignés.

– Quand partons-nous ? demanda le
Marseillais.

– Le plus tôt possible, ajouta-IXE-13.

– Naturellement. Tout est déjà préparé pour le
départ, vous partirez à onze heures ce soir.

– Pourquoi pas tout de suite ?...

– Non, IXE-13.

– Mais puisque l’avion est prêt.

– Il faut que vous preniez un peu de repos.

– Nous sommes capables de nous en passer,

Sir. Il faut courir au plus vite.

– Je sais, mais rendez-vous un peu à la raison,
IXE-13.

– Mais...

– Je comprends que Gisèle est votre fiancée et qu’elle est peut-être en danger. Mais d’un autre côté, vous risqueriez de ne pas mener votre mission à bien sans repos. Non seulement, Gisèle demeurerait prisonnière des Allemands, mais vous tomberiez entre leurs pattes.

– Nous en sortirions...

Sir Arthur continua comme s’il n’avait pas entendu IXE-13 :

– Tandis qu’avec un peu de repos, vous serez frais, dispos, et vous ne risquerez pas de commettre une erreur qui pourrait vous coûter cher.

– Vous avez peut-être raison.

– En tout cas, l'heure du départ est fixée pour onze heures et l'avion ne partira pas avant.

C'était final.

Sir Arthur était le chef et il fallait lui obéir.

– Entendu, Sir.

– Vous viendrez me prendre ici, à dix heures et trente.

– Nous serons exacts.

Ils saluèrent et sortirent.

– Eh bien, patron, qu'est-ce que nous faisons ?...

– Nous sommes mieux de nous ranger à l'avis de Sir Arthur.

– Dormir ?...

– Oui.

Marius s'exclama :

– Peuchère ; nous ne le pourrons jamais, surtout quand on sait que Gisèle est aux mains de ces maudits Allemands.

– Essayons tout de même.

Ils arrêterent à la première maison de chambres.

– Une chambre double, s’il vous plaît ?
demanda IXE-13.

– Pour combien de jours ?...

– Une journée seulement. Nous partons ce soir à dix heures.

– Très bien.

Ils signèrent dans le registre, puis IXE-13 dit au commis :

– Si par hasard nous dormons, pouvez-vous nous réveiller à dix heures ce soir ?...

– Certainement, je vais prendre cela en note.

Le commis inscrivit quelque chose sur un petit calepin.

– Vous n’avez pas besoin d’être inquiets. Vous serez réveillés à dix heures.

– Merci.

Les deux amis montèrent à leur chambre.

Comme Marius l'avait si bien dit, c'était dur de dormir quand ils savaient Gisèle en danger et aux mains des nazis.

Mais d'un autre côté, le voyage en Afrique les avait fatigués.

Ils n'avaient pas beaucoup dormi.

Et lorsqu'ils sentirent le lit moelleux sous eux, ils oublièrent tout pour ne penser qu'à quelques heures d'un repos bien mérité.

*

Pendant qu'IXE-13 et Marius dorment profondément, sortons de la chambre sans faire de bruit.

Prenons un avion imaginaire qui nous transportera de l'autre côté de la Manche, en France.

Vous voyez, c'est facile de voyager par la pensée, nous sommes déjà rendus.

Comme ça, nous saurons avant IXE-13 et

avant Marius ce qui est advenu de la pauvre Gisèle Tuboeuf.

L'espionne T-4 avait reçu l'ordre de se rapporter au colonel Mailloux, l'officier en charge du deuxième bureau.

Non sans difficultés, Gisèle réussit à rejoindre le colonel dans une partie de la France inoccupée.

Trois autres agents secrets avaient quitté l'Angleterre, tous rappelés par le colonel Mailloux.

– J'ai des missions importantes, leur confia-t-il, et je manquais d'hommes. Je suis bien content de voir que vous avez répondu à mon appel.

Les trois autres agents étaient des hommes.

Le colonel leur distribua leur mission.

Gisèle devait se rendre, en compagnie d'un autre agent, l'espion V-19, dans un petit village de la France occupée.

Dans ce village se trouvait une garnison de soldats nazis.

Or, Gisèle et V-19 devaient essayer de

s'introduire dans le camp des soldats du Führer afin d'aider un groupe de patriotes français qui étaient en train d'organiser une révolte qui s'annonçait une réussite.

Le même mouvement devait être déclenché dans plusieurs villages de la France..

Les Alliés qui commençaient à avancer auraient beaucoup plus de facilité et les nazis seraient pris entre deux feux.

Gisèle et V-19 se rendirent donc à R...

Tout était bien organisé.

Ils possédaient des papiers officiels de l'armée nazie et n'eurent aucune difficulté à se faire admettre parmi leurs rangs.

Gisèle se faisait passer pour une espionne nazie et V-19, pour un officier supérieur.

V-19 se contenait constamment en communication avec le groupe de la résistance.

Au jour dit, des patriotes, grâce à l'aide des deux espions, se mêleraient aux soldats de la garnison, s'empareraient, de leurs armes, pendant qu'un autre groupe attaquerait le camp.

Tout marchait comme sur des roulettes.

Le jour de l'attaque avait été fixé.

L'heure approchait.

Gisèle se tenait auprès du capitaine en charge du camp.

Elle était devenue une amie de tous les soldats.

Pendant ce temps, V-19 faisait entrer dans le campement, une trentaine d'hommes.

Tous étaient habillés comme des ouvriers.

Enfin, l'heure de l'attaque sonna.

Les nazis étaient pris par surprise.

Ce ne fut pas long.

Les nazis étaient attaqués par devant et par derrière.

Ils essayèrent de se défendre.

Quelques-uns furent tués, les autres se rendirent.

Pendant ce temps, Gisèle était toujours près du capitaine.

– Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria ce

dernier, en entendant les coups de feu.

Il se précipita vers la fenêtre.

– Mais, c’est une attaque... Vite Freda... venez...

Il ouvrit la fenêtre, donnant sur une petite cour arrière.

Mais à ce moment, Gisèle sortit un revolver de son petit sac à main.

– Inutile, capitaine, vous êtes mon prisonnier.

– Quoi ?

Le capitaine se retourna brusquement.

– Allons, levez les mains, et passez devant.

Le capitaine allait obéir, mais au même moment, la porte s’ouvrit et un lieutenant entra.

Gisèle se retourna pour faire face à cette nouvelle menace.

Vif comme l’éclair, le capitaine saisit un livre qui se trouvait sur la table et le lança à toute volée.

Le livre atteignit Gisèle au bras.

Au même moment, le Capitaine s'élança et la saisit par en arrière.

– On ne me prend pas aussi facilement.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda le Lieutenant.

– Je commence à m'en douter... cette attaque était fort bien organisée... Cette Freda doit être une espionne alliée.

– Mein Gott...

– Lorsque l'ordre aura repris, elle aura la punition qu'elle mérite.

Le lieutenant leva les deux bras en l'air :

– L'ordre ?... vous voulez rire, Herr Capitaine.

– Comment cela ?

– Nos hommes ont été pris par surprise... nous sommes finis...

– Hein ?...

Le capitaine se retourna de nouveau vers la fenêtre.

– Il faut fuir, lieutenant... sortez le premier...

nous sommes tout près du hangar... la bataille fait rage à l'autre bout... nous avons probablement le temps de fuir en bicyclette.

Le lieutenant ne se le fit pas dire deux fois.

Il sauta par la fenêtre... ouvrit les portes du hangar et sortit deux bicyclettes à gazoline.

– Allons, la belle, passe la première...

– Jamais...

– Marche...

Et le capitaine lui colla son revolver dans le dos.

Gisèle vit qu'elle faisait mieux d'obéir.

Elle sortit par la fenêtre.

Le capitaine la fit asseoir sur le siège arrière de sa bicyclette.

Il lui attacha solidement les pieds et les mains pour qu'elle ne puisse remuer.

– Vite, Capitaine...

Les deux moteurs vrombirent et les bicyclettes s'élançèrent dans un chemin à travers champ.

Quelques patriotes virent les deux hommes s'enfuir.

Ils tirèrent mais déjà, le capitaine, le lieutenant et Gisèle étaient trop loin.

Ils filaient à une vitesse vertigineuse, de crainte d'être poursuivis.

Combien de temps roulèrent-ils ?

Gisèle ne le sut pas, mais brusquement les deux bicyclettes s'arrêtèrent.

Quatre hommes sortirent d'un petit bois voisin.

C'étaient quatre soldats nazis.

Ils saluèrent le capitaine.

– Vous avez des avions disponibles ?

– Deux seulement.

– Bien, nous en prenons un... avec le deuxième, allez bombarder le camp de R...

– Hein ?

– Ce sont les ordres, allez-y.

Au milieu du bois, dans une clairière, deux

avions attendaient, prêt à s'envoler.

Gisèle, le capitaine et le lieutenant prirent place à bord de l'un d'eux.

Un pilote vint les rejoindre.

Quelques secondes plus tard, l'avion s'envolait vers une destination inconnue.

II

Les patriotes français étaient maintenant maîtres de la situation dans le village R...

La même situation régnait dans quatre autres villages aux alentours.

L'offensive allait bon train.

L'avion qui vint bombarder le camp de R... ne put semer longtemps son feu destructeur.

Il fut descendu après avoir laissé tomber seulement deux bombes.

Il fallait maintenant se préparer aux attaques, car les nazis ne laisseraient certainement pas le camp aux mains des Français sans riposter.

V-19 se mit à la recherche du capitaine et de Gisèle.

Mais il eut beau les chercher partout, il ne trouva aucune trace des deux personnages.

C'est alors qu'il entendit parler des deux bicyclettes.

– Le capitaine a fui avec un de ses hommes... et T-4 est probablement sa prisonnière.

Aussitôt, il envoya un message, et bientôt ce message après avoir passé dans plusieurs mains, tomba entre celles du grand chef, le colonel Mailloux.

C'était une mauvaise nouvelle, soit, mais il arrivait souvent que les Français devaient sacrifier un ou deux hommes pour la bonne cause.

Les attaques avaient réussi partout.

– Je n'ai pas d'hommes pour envoyer au secours de T-4... et puis, où la trouver ?

Mais le colonel connaissait IXE-13.

Il savait qu'il était le meilleur de tous les espions des nations unies.

– Et c'est le fiancé de T-4... peut-être que lui pourrait réussir à la délivrer.

Aussitôt le colonel mit son projet à exécution.

Il envoya un télégramme chiffré au service secret d'Angleterre.

Il ne mentionnerait pas IXE-13.

Mais il savait fort bien que Sir Arthur n'en enverrait pas d'autres que lui.

Et le colonel ne s'était pas trompé, puisque le grand chef des espions décida de dépêcher immédiatement l'as des espions canadiens, IXE-13, au secours de sa fiancée.

*

IXE-13 se réveilla en sursaut :

– Qu'est-ce que c'est que cela ?

Marius s'étira :

– C'est le téléphone.

Il alla décrocher l'appareil.

– Allô ?...

– Vous avez demandé d'être éveillé, il est neuf heures et trente.

– Merci.

Le Marseillais raccrocha :

– Qu’est-ce que c’est ? demanda IXE-13, encore tout endormi.

– L’heure du lever, patron, neuf heures et trente.

– Déjà ?...

– Peuchère, le temps passe vite quand on dort.

Les deux hommes s’habillèrent en vitesse.

– Nous avons demandé qu’on nous réveille à dix heures, mais je ne suis pas fâché qu’on l’ait fait plutôt.

– Pourquoi ?

– Parce que j’ai une faim de loup. Pas toi ?...

– Oui, bonne mère, je dévorerais un steak.

– Eh bien, nous aurons tout le temps voulu, puisque notre rendez-vous avec Sir n’est que pour dix heures et trente.

Ils allaient sortir de leur chambre lorsque le téléphone résonna à nouveau :

– Voyons, qu'est-ce que c'est encore ?

Marius alla de nouveau décrocher :

– Allô ?...

– Il est dix heures moins quart... vous avez demandé qu'on vous réveille.

– Peuchère, vous avez sonné il y a un quart d'heure.

– Je sais, mais bien des clients se rendorment et ensuite nous jettent le blâme sur les épaules.

– Bon, c'est très bien.

Marius raccrocha.

– Ils ont un bon service, ici, fit IXE-13, après avoir été mis au courant.

– Probablement que si nous avons mis trop de temps à répondre, qu'ils nous rappelleraient à dix heures.

– C'est bien possible.

Ils prirent leurs petites valises et descendirent.

Après avoir payé leur chambre, ils sortirent et entrèrent dans un grand restaurant situé tout près

de la demeure de Sir Arthur.

Marius commanda un steak et IXE-13 l'imita.

– Nous avons une demi-heure devant nous.

– Tant mieux, peuchère, j'aime cela manger quand on n'est pas à la course.

Le commis était surpris de voir deux clients tant manger à dix heures du soir.

– Ça doit faire deux jours qu'ils n'ont pas mangé, se dit-il.

Lorsqu'ils eurent terminé leur repas tardif, les deux espions sortirent du restaurant après avoir laissé un généreux pourboire au garçon.

– Peuchère, patron, ça fait du bien !

– Oui, Sir Arthur avait bien raison. Je me sens un tout autre homme.

– Moi aussi. J'aurais la force de tuer vingt-cinq Allemands à moi tout seul.

– Eh bien, garde ta force, il se peut que tu en aie besoin.

– Quand je pense à Gisèle, elle doit bien être découragée. Elle ne doit pas s'attendre à ce que

nous volions à son secours.

Ils étaient rendus chez Sir Arthur.

IXE-13 sonna et le grand chef lui-même vint leur ouvrir.

– Entrez, je serai prêt dans une minute.

Il les fit passer dans le même petit bureau.

Lorsque Sir Arthur revint, il était accompagné d'un autre homme, en livrée de chauffeur.

– Venez.

Une voiture attendait à la porte.

Le chauffeur s'installa au volant et les trois autres prirent place à l'arrière.

Sir Arthur ne donna pas d'ordre.

Le chauffeur devait être un de ses hommes, au courant de tout.

Ils sortirent de la capitale pour prendre une petite route de campagne.

IXE-13 connaissait ce chemin pour l'avoir parcouru à plus d'une reprise.

Il menait à un petit aéroport.

Ils y arrivèrent un quart d'heure plus tard.

Sir Arthur donna quelques ordres.

Un pilote vint se mêler au groupe.

– Voilà les deux hommes que vous devez transporter.

– Bien, Sir. À ce moment, on sortit un avion d'un des hangars.

– Je suppose que nous devons sauter en parachute.

– Non, ce ne sera pas nécessaire, vous trouverez le colonel Mailloux en France inoccupée. L'avion a un endroit où il peut atterrir. Le pilote a reçu des ordres en conséquence.

– Parfait, Sir.

L'un des hommes vint dire que tout était prêt.

Il était onze heures moins cinq.

Le départ s'effectuerait à onze heures exactement.

Sir Arthur tendit la main à IXE-13.

– Je vous souhaite bonne chance, IXE-13.

– Merci, Sir. Je me souviendrai toujours de ce que vous faites en ce moment.

– Comment cela ?

– Je sais fort bien que vous n'étiez pas obligé d'envoyer quelqu'un au secours de Gisèle. Après tout, ce n'est qu'un simple espion. Pourquoi risquer la vie de deux autres ? Vous faites cela uniquement pour moi, et cela, je ne l'oublierai pas.

– Allez, allez, IXE-13, la nation vous doit beaucoup, jamais elle ne pourra acquitter sa dette.

Marius était déjà installé dans l'avion.

IXE-13 serra de nouveau la main de Sir Arthur et monta à son tour dans l'oiseau de métal.

Le pilote demanda :

– O.K. ?

– O.K. répond IXE-13.

L'hélice se mit à tourner, les moteurs grondèrent et bientôt, l'appareil s'éleva dans les cieux pour disparaître derrière les nuages noircis par la nuit.

*

À deux reprises, le pilote dut faire voler son avion fort haut.

Il croyait percevoir par le détecteur des bruits d'autres avions.

Enfin, le sol de France fut sous eux.

L'avion continuait sa course à une très haute altitude.

– Nous approchons, lança le pilote.

Lentement l'avion se mit à descendre.

Là-bas, sur la terre, on pouvait distinguer une tache rouge.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria IXE-13.

– Un feu allumé exprès pour les avions... c'est pour nous guider.

Quelques secondes plus tard, l'avion atterrissait.

Aussitôt, une dizaine d'hommes

s'approchèrent en courant.

IXE-13 et Marius descendirent.

Sans dire un mot, les hommes entraînèrent IXE-13 et Marius.

Bientôt ils arrivèrent à une petite maison.

L'un des hommes poussa la porte et dit à IXE-13 :

– Entrez.

Au centre de la pièce, il y avait une table et autour, quatre chaises.

Par terre, on pouvait voir cinq matelas.

La maison n'était composée que d'une seule pièce ; les hommes devaient coucher sur les matelas.

L'un des hommes, probablement le chef de la bande, demanda :

– Alors, vous venez pourquoi ?

– Voir le colonel Mailloux.

– Vous pouvez vous identifier comme des amis ?

IXE-13 montra des papiers.

– Parfait, vous le verrez demain. En attendant, si vous voulez finir la nuit, étendez-vous sur l'un de ces matelas.

– Peuchère, dit Marius, nous ne nous endormons pas du tout.

L'un des hommes s'avança :

– Comment, tu es Marseillais, toi ?

– Mais oui.

– Moi aussi... Ça fait plaisir de revoir des gens de son pays.

Et les deux hommes se mirent à causer comme s'ils s'étaient connus depuis déjà longtemps.

Deux des Français s'étendirent sur les matelas.

Les trois autres restèrent debout.

On causait tout en surveillant les moindres bruits.

Enfin, lorsque les premières lueurs du jour pointèrent à l'horizon, le chef ordonna à l'un des hommes :

– Tu vas aller faire le message à Mailloux.

– Entendu, patron.

L'homme mit son paletot et sortit.

Le chef prépara le déjeuner.

Ce n'était pas grand-chose.

Un peu de bouillon chaud avec du pain déjà durci.

– C'est tout ce que nous avons à vous offrir. Même pas un peu de vin.

– Ce sera suffisant. Nous avons bien mangé avant de quitter Londres.

Deux heures plus tard, le messager revenait.

– Et puis ?

– Le message est fait.

– Il va venir ? demanda Marius.

– Oh ça, je ne puis pas le dire. Je ne l'ai pas vu personnellement.

– Alors, que devons-nous faire ?

– Attendre tout simplement.

Et les heures passaient.

Enfin, vers la fin de l'après-midi, le colonel Mailloux arriva.

Il était méconnaissable.

Il semblait avoir vieilli de dix ans depuis qu'IXE-13 et Marius l'avaient vu.

Le colonel fit un petit signe aux cinq hommes.

Ils mirent leurs paletots et sortirent sans dire un mot

– Je suis bien content de vous voir, IXE-13. Sir Arthur m'a envoyé un message m'annonçant votre arrivée.

– Vite, colonel, mettez-nous au courant de la situation. Il faut que nous allions délivrer Gisèle.

– Hélas, je n'ai pas grand-chose à vous apprendre.

– Comment cela ?

– Je ne sais même pas où se trouve votre fiancée, IXE-13

– Hein ?

– Je vais vous dire tout ce que je sais.

Et le colonel Mailloux raconta comment les événements s'étaient passés dans le petit village de R...

– Et vous ne savez pas où elle est ?

– D'après les renseignements que nous avons eus, elle est encore en France. Aucun avion solitaire n'a été signalé depuis son enlèvement.

– Ils ont peut-être gagné la frontière en voiture.

– C'est possible, mais je ne le crois pas. Pourquoi voulez-vous qu'ils aient pris une voiture quand ils avaient l'avion.

– Vous avez raison, colonel.

Le colonel sortit une carte géographique de sa poche.

– Tenez, voici une carte avec les principaux camps allemands de la région. Ceux qui sont marqués d'une croix rouge sont entre nos mains. Il en reste quatre en tout.

– Alors, d'après vous, Gisèle serait prisonnière dans un de ces camps ?

– Oui. La meilleure manière pour la découvrir serait de chercher tout d’abord le capitaine Austrung.

– Le capitaine Austrung ?

– Oui, c’est lui qui était en charge du camp de R et c’est lui qui s’est enfui avec Gisèle.

– Très bien, nous allons partir le plus tôt possible. Vous pouvez nous laisser cette carte, colonel ?

– Un instant, pas si vite. Si vous entrez comme vous êtes en France occupée, IXE-13, on vous aura vite reconnu. Il vous faut des papiers...

– Alors, il va falloir encore attendre ?

– Oui, du moins jusqu’à demain. Il est probable que demain, j’aurai les papiers nécessaires et alors, vous pourrez partir en chasse.

– Puisqu’il le faut. Nous allons attendre.

IXE-13 aurait aimé partir tout de suite.

Gisèle était déjà aux mains des Allemands depuis une couple de jours.

Chaque retard pouvait coûter la vie à la jeune Française.

III

Le capitaine Austrung avait jugé à propos de ne pas trop s'éloigner des lieux du combat.

Il s'attendait à recevoir du renfort, et il devait être là pour reprendre le commandement du camp et surtout pour châtier les coupables.

Aussitôt le pilote les descendit à l'un des plus gros camps de la région. Le général Betner était en charge du camp.

Aussitôt qu'il entendit dire que le capitaine Austrung venait d'arriver, il le fit demander à son bureau.

Le capitaine confia sa prisonnière à deux sergents.

– Prenez bien soin d'elle. C'est une espionne. Si elle s'échappe, vous aurez à répondre d'elle. Entendu ?

– Ya.

Le capitaine suivit le soldat qui le mena au

bureau du général Betner.

En entrant, le capitaine leva le bras :

– Heil Hitler.

– Heil Hitler, répondit le général.

Il reprit aussitôt :

– Comment se fait-il que vous soyez ici, Austrung ?

– Notre camp a été attaqué par un groupe de patriotes... je dis un groupe, mais ils étaient des centaines... des milliers...

– N'exagérez rien, Austrung.

– Mais c'est vrai, général.

– Comme ça, vous avez laissé tomber votre camp aux mains d'une poignée de Français.

Austrung hésita :

– C'est que... voyez-vous, nous avons été pris par surprise. Ils étaient fort bien organisés.

– Que savez-vous de leur organisation ?

– Presque rien, mais nous en saurons plus long d'ici quelques heures.

– Comment cela ?

– Vous savez, je ne suis pas si bête que vous croyez. Si j’ai fui, c’est parce que mon devoir m’obligeait de vous emmener une prisonnière.

– Une prisonnière ?

– Oui, une jeune fille, une espionne, je crois. Elle est certainement pour quelque chose dans cette affaire.

– Tant mieux si vous dites la vérité, car ça va mal, Austrung.

– Comment cela, général ?

– Votre camp n’est pas le seul à être tombé aux mains de la résistance. Non, il y en a plusieurs autres. Il y a des groupes qui s’organisent partout. Il faut absolument faire cesser cela.

– Vous avez raison, général.

– Je vais faire venir cette jeune fille ici et l’interroger. Elle parlera, sinon... Lorsque nous saurons qui sont les chefs de ces organisations, nous mettrons une fin aux espoirs de ces faux patriotes.

Le général sonna.

Un soldat parut :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler ! répondirent les deux autres.

– Vous avez sonné, général ?

– Oui, allez me chercher la prisonnière que le capitaine a emmenée avec lui.

– Bien, général.

Le soldat sortit.

Il revint quelques secondes plus tard avec les deux sergents qui encadraient Gisèle.

En entrant dans le bureau, Gisèle leva le bras en l'air et salua comme les nazis.

– Heil Hitler !

Le général parut surpris.

Il répondit à son salut, puis :

– Sergents, vous pouvez vous retirer.

Les deux sergents sortirent.

Le général se tourna du côté d'Austrung.

– C'est bien votre prisonnière ?

– Oui, général.

Betner se leva et s'approcha de l'espionne française :

– Alors, vous êtes une espionne ?... vous aidez vos petits camarades, les Français, à s'emparer de nos camps.

– Herr général, vous faites erreur. Je suis bien espionne, mais espionne nazie.

– Ah, pourtant, ce n'est pas là l'avis du capitaine Austrung.

– Le capitaine Austrung ne me connaît pas. Il n'a aucune preuve.

Austrung vint pour parler, mais Betner lui fit signe de se taire et demanda à Gisèle :

– Votre nom ?

– Freda Maring, espionne au service de notre führer. Heil Hitler.

Les deux officiers se placèrent au garde à vous.

– Heil Hitler.

– Et vous affirmez ne pas avoir trahi votre pays ?

– Je l'affirme.

Betner se tourna du côté d'Austrung.

– Qu'est-ce que vous en dites, capitaine ?

– Mademoiselle Freda, pouvez-vous me dire pour quelles raisons vous avez braqué sur moi, le capitaine en charge du camp, un revolver chargé ?

– Parce que je me suis rendu compte que vous étiez un lâche, capitaine Austrung.

Le capitaine pâlit et leva la main pour frapper Gisèle.

– Vous voyez ! s'écria-t-il.

Mais Gisèle s'était reculée d'un pied et continua :

– Oui, vous êtes un lâche, capitaine, et si j'ai sorti mon revolver, c'était pour vous empêcher de fuir par la fenêtre. Vous avez même voulu m'emmener avec vous. Mais votre place était au milieu de vos hommes.

– Est-ce vrai, capitaine, ce que dit cette demoiselle ?

– C'est absolument faux. J'ai voulu courir au secours de mes hommes, mais elle m'a empêché de sortir.

Le général ne savait plus qui croire.

Le capitaine profita de ce moment d'hésitation.

– Est-ce que vous doutez de moi, général, moi que notre führer a nommé capitaine. Vous aimez mieux croire cette Freda Maring ?

– Non, je n'ai pas dit cela, capitaine, mais d'un autre côté, vous n'avez pas de fortes preuves pour affirmer que Freda Maring a aidé les Français. Il va falloir que je me renseigne sur son compte.

– J'ai déjà pris quelques renseignements. Il y a bien une Freda Maring, espionne au service du führer en mission en France. J'ai obtenu aussi un signalement d'elle et il correspond assez bien.

– Je vais essayer, moi, d'obtenir plus que ça. En attendant, nous la garderons prisonnière.

– À vos ordres, général.

Betner se tourna vers Gisèle.

– Vous devez comprendre la situation ?

– Parfaitement. Vous pouvez vérifier ce que vous voulez, je n'ai pas peur. Mais une fois que vous saurez que je suis bien Freda Maring, moi, je demanderai qu'on traite le capitaine Austrung comme un lâche.

Le général sonna.

Il demanda les deux sergents.

– Reconduisez cette demoiselle aux cellules et qu'elle soit sous bonne garde.

– Bien, général.

Et Gisèle sortit, encadrée des deux sergents.

Mais elle était tout de même contente d'elle.

Elle savait qu'il existait une espionne du nom de Freda Maring.

Et cette espionne était aux mains des alliés, prisonnière, un fait que les nazis ignoraient.

Le général perdrait un temps énorme à vérifier

tous ces détails.

Peut-être que d'ici là, Gisèle réussirait à s'enfuir.

Seule, sans aide, c'était difficile, mais elle était résolue de tout tenter.

IV

Deux jours s'écoulèrent.

Le général avait reçu les mêmes informations qu'Austrung.

Mais il en demandait plus.

Il voulait savoir l'âge, le nom des parents et des grands-parents de Freda Maring.

Enfin, une foule de petites questions qui pourraient faire tomber Gisèle dans le panneau.

– Et si possible, avait ajouté Betner à son message, envoyez-moi une photo de cette Freda.

Il attendait toujours des nouvelles.

Le matin du troisième jour, un sergent arriva avec deux soldats nazis.

L'un d'eux était un lieutenant, l'autre un caporal.

Le sergent les emmena au bureau du général.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ce dernier.

– Voici deux hommes qui désireraient voir le capitaine Austrung. J'ai cru bon de vous les emmener auparavant.

– Vous avez bien fait, sergent. Laissez-moi seul avec ces deux messieurs.

Le sergent sortit.

Betner s'adressa au lieutenant.

– Alors, pourquoi cherchez-vous le capitaine Austrung ?

– C'est simple, nous sommes partis pour R... mais là nous avons su ce qui était arrivé. Après avoir visité le camp de Boily, nous sommes venus ici. Nous cherchons Freda Maring.

– Freda Maring ?...

– Oui, espionne au service de notre führer. Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Freda était disparue depuis quelque temps. Un jour, le capitaine Austrung a appris aux autorités qu'elle était rendue à R... Nous sommes

envoyés par le commandant Von Tracht pour lui poser quelques questions.

– Très intéressant, attendez un instant, je vais faire venir Austrung.

Le général sonna et donna ordre à son secrétaire d'aller chercher le capitaine.

Aussitôt qu'il arriva, le capitaine fut mis au courant de la situation.

– Eh bien, messieurs, vous êtes arrivés juste à temps.

– Comment cela ?

– Je ne sais plus si Freda Maring est vraiment Freda Maring ou une espionne française.

– Tiens, tiens, et pourquoi ça ?

Le capitaine dut répéter les événements qui s'étaient passés à R...

– Eh bien, vous avez justement les hommes qu'il faut pour vous le dire.

– Moi, fit le caporal, je l'ai connue... du moins, je l'ai vue plusieurs fois à Berlin. Elle, elle ne me connaît pas.

– Très bien, nous allons tirer tout de suite cette situation au clair.

Le général sonna de nouveau son secrétaire.

– Envoyez chercher la prisonnière Freda Maring.

– Bien, général Quelques minutes plus tard, Gisèle entrait avec deux soldats nazis.

Le lieutenant et le caporal l'examinèrent attentivement.

Personne ne parlait.

Enfin, Gisèle demanda :

– Que signifie ceci ?

Le général jeta un coup d'œil au lieutenant et ce dernier lui fit un signe de la main.

– Très bien, reconduisez la prisonnière à sa cellule, dit le général.

– Mais allez-vous m'expliquer ?

– Vous le saurez plus tard, Freda Maring.

Gisèle dut sortir, encadrée des deux gardes.

Austrung s'avança vivement :

– Et puis... ce n'est pas elle, n'est-ce pas ?... ce n'est pas Freda Maring... je ne m'étais pas trompé...

– Aucune erreur possible, répondit le caporal.

– C'est quelqu'un qui a pris la place de la vraie Freda ?

– Non. Cette demoiselle est la véritable Freda Maring que j'ai connue à Berlin.

*

On imagine la surprise d'Austrung.

Il devint rouge, puis jaune et enfin vert.

Si cette espionne était véritablement Freda Maring, il passerait pour un lâche.

– Alors, elle a trahi son pays, en braquant ce revolver sur moi.

– À moins que vous ne soyez un lâche, Austrung, fit le général.

Le capitaine aurait voulu se voir à cent pieds

sous terre.

– Alors, lieutenant, vous désirez parler à cette Freda Maring ?

– Oui... mais... il y a quelque chose... C'est un peu difficile à dire... mais il faut que je sois seul avec elle. Le service secret, vous comprenez, même les officiers n'ont pas le droit d'être mis au courant. Alors, si vous étiez assez aimable, général...

– Je vais arranger cela. Mais comme nous ne sommes pas certains que cette Freda soit encore de notre côté, il faudra que je laisse un garde à la porte.

– C'est entendu.

L'entrevue prit fin à la grande joie du capitaine qui avait déjà pas mal chaud.

Le général fit entrer le lieutenant dans un petit bureau.

– Je vais aller chercher la prisonnière.

Même le caporal, ami du lieutenant, sortit de la pièce.

Quelques secondes plus tard, Gisèle entra.

Les gardes restèrent à la porte.

Le lieutenant leva le bras et salua :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler ! répondit Gisèle.

– Venez vous asseoir, Freda Maring, j'ai quelques questions à vous poser.

Le lieutenant s'avança et tira une chaise pour l'offrir à Gisèle.

En même temps, la jeune fille s'entendit murmurer à l'oreille :

– C'est moi... tu ne m'as pas reconnu ?

Gisèle faillit pousser une exclamation :

– Quoi ?... Jean ?...

– Chut... ne dis rien... le gros caporal, c'est Marius, nous sommes venus à ton secours... Je te raconterai cette histoire plus tard. Pour l'instant, tu vas répondre à mes questions, on peut nous écouter.

Et IXE-13 reprit à haute voix :

– Dites-moi, Freda Maring, depuis combien de temps êtes-vous en service en France ?

Et les deux causèrent pendant près de vingt minutes.

*

En effet, IXE-13 et Marius étaient parvenus à retrouver Gisèle.

Les circonstances les avaient aidés.

Le lendemain de la première visite du colonel, ils attendaient, impatients, le retour du chef du deuxième bureau.

Ce dernier revint vers la fin de l'après-midi.

Il était rayonnant de joie.

– IXE-13, dit-il, j'ai de bonnes nouvelles. Tout d'abord, Gisèle est vivante, c'est une bonne chose à savoir. Ensuite, je sais où elle se trouve. Et ce n'est pas tout. Elle semble fort bien avoir travaillé, la petite. Les nazis la croient une de leurs espionnes, mais ils ne sont pas certains.

– Où avez-vous appris cela ?

– Nous avons intercepté un message que le général Betner envoyait à Berlin.

On imagine la joie d'IXE-13 et de Marius.

– Alors, j'ai tout préparé en conséquence.

Le colonel avait un gros paquet sous le bras.

– Voici deux costumes de nazis. L'un est lieutenant, l'autre caporal.

Puis, il sortit deux grandes enveloppes :

– Maintenant, des papiers, et il y en a. Une foule de papiers et de lettres vous permettant de vous présenter comme des chefs du service secret allemand. Personne ne vous redoutera avec tous ces papiers.

Enfin, le colonel sortit une autre petite carte.

– Et voici cette dernière carte. Sans cette carte, vous aurez de la difficulté à traverser la France, mais si les nazis la trouvent sur vous, vous êtes finis. C'est la carte des gars de la résistance. Même avec vos costumes nazis, les Français vous aideront si vous leur montrez cette carte.

IXE-13 et Marius se concertèrent après le départ de Mailloux.

Ils décidèrent de coudre cette carte dans la doublure de leurs vêtements aussitôt qu'ils approcheraient du camp.

Ils partirent donc le soir même.

Ils durent marcher des milles et des milles.

De temps à autre, ils avaient la chance de prendre une voiture ou un train, mais les convois ne faisaient que de très courts voyages.

La carte remise par le colonel se montrait fort efficace.

De plus, IXE-13 et Marius n'avaient pas encore endossé leurs costumes nazis.

Ils ne les mirent que lorsqu'ils furent assez près des limites de la France occupée.

Et le voyage se continua, mais avec plus de facilité, cette fois.

Grâce à leurs papiers, IXE-13 et son compagnon se firent conduire en voiture, de village en village, si bien que le lendemain, ils

arrivaient au camp où se trouvait Gisèle.

Nous avons vu qu'IXE-13 avait fait bonne impression sur le général.

Ce dernier n'avait pas à douter de lui, puisque c'était l'un des principaux officiers du service secret.

Ses papiers, ses lettres, tout était parfaitement en règle.

Mais maintenant, comment IXE-13 s'y prendra-t-il pour faire évader Gisèle ?

V

IXE-13 ouvrit la porte et fit signe aux gardes :

– Reconduisez mademoiselle à sa cellule.

Gisèle repartit entre les deux soldats.

IXE-13 se dirigea vers le bureau du général et frappa à la porte.

– Entrez !

IXE-13 poussa la porte, leva le bras pour le salut militaire.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

Le général demanda :

– Et puis, cette Freda a-t-elle pu vous donner d'excellentes explications sur son long séjour en France.

– D'excellentes, je puis même affirmer, d'avance, qu'elle sera décorée par notre führer.

Heil Hitler.

– Mais pourquoi demeure-t-elle ici ?

– C'est ce que je me demandais. Pourquoi ne pas retourner à Berlin au lieu d'aller à R... Eh bien, c'est parce qu'elle est malade du cerveau. Quand je lui parle de ses missions, elle me conte tout, puis lorsque je lui demande pourquoi elle ne retourne pas à Berlin, elle dit simplement qu'elle ne connaît pas Berlin mais qu'elle veut battre et tuer des Français...

– Qu'est-ce que vous allez en faire ?

– Je ne sais pas au juste. Vous permettez que j'y réfléchisse. Je suis certain qu'elle peut encore nous rendre service.

– Certainement, prenez le temps que vous voudrez, vous êtes le bienvenu ici, lieutenant.

IXE-13 avait son idée.

Il sortit en compagnie de Marius.

Il s'arrangea pour se trouver seul avec le Marseillais.

– Écoute, Marius, voici ce que tu vas faire...

écoute bien.

Il lui parla à voix basse.

*

– Bonjour, caporal.

– Bonjour, capitaine.

Marius avait travaillé de manière à rencontrer le capitaine Austrung.

Le Marseillais allait s'éloigner, mais Austrung le rattrapa.

– Avez-vous une minute à vous, caporal ?

– Oui, pourquoi ?

Austrung l'emmena à l'écart.

– Savez-vous si le lieutenant a causé avec Freda Maring ?

– Oui, l'entrevue a été fort longue. Le lieutenant a déclaré que cette jeune fille méritait une médaille. C'est une héroïne.

– Il... il n'a pas parlé de moi ?

– Oui et non, la jeune fille déclare que vous êtes un lâche et elle voudrait vous faire dégrader.

– Mein Gott.

– Je ne sais pas si le lieutenant va la ramener pour la faire soigner...

– La faire soigner ?...

– Oui, elle est un peu malade du cerveau. Elle ne veut pas retourner à Berlin... enfin, elle a quelque chose qui lui manque.

– Ah bon...

Le capitaine réfléchit, puis :

– Très bien, merci, caporal.

Il s'éloigna, la tête basse.

– Bonne mère, j'espère qu'il saura quoi faire, maintenant. Austrung le savait.

Quelques minutes plus tard, il frappait à la porte du bureau de Betner.

– Entrez !

– Je viens de rencontrer le caporal... il m'a parlé de Freda Maring...

– Il vous a dit que c'était loin d'être une traîtresse ?

– Oui. Mais j'avais quand même raison. Cette accusation qu'elle portait contre moi... Le lieutenant l'affirme lui-même, elle est malade du cerveau... c'est pour cela.

– Peut-être.

– Comment, vous en doutez ?

– Austrung, je suis bien prêt à croire en vous, mais il faudra que vous me prouviez que vous voulez réellement bien travailler.

– Dans deux jours, nous lançons une attaque contre le camp de R... vous verrez, je vais me dépenser sans compter.

– Je l'espère bien.

Il y eut un silence, puis Austrung demanda :

– Pour en revenir à Freda Maring, qu'avez-vous l'intention de faire ?

– Je ne sais pas encore... le lieutenant décidera.

– Si elle est malade, il serait mieux de la faire

soigner. Ici, ça ne nous causerait que des embarras. Pourquoi ne pas dire au lieutenant de la ramener à Berlin, tout simplement.

Austrung parlait d'un ton indifférent, en essayant de ne pas trop y mettre d'insistance.

Il avait hâte de se débarrasser de Gisèle.

IXE-13 l'avait bien senti et c'est pour cela qu'il avait dépêché Marius auprès du capitaine.

Le commandant réfléchissait.

Austrung continua :

– En plus, nous allons avoir beaucoup à faire ces prochains jours... et s'il faut s'occuper d'elle par-dessus le marché...

– On dirait que vous avez hâte qu'elle parte ?

Le capitaine rougit :

– Eh bien... c'est que... voyez-vous, avec ses affirmations absurdes et ridicules, elle me fait passer pour ce que je ne suis pas. Mettez-vous à ma place. Je ne suis pas un lâche, je vous le jure, général.

Betner s'amusa un peu aux dépens

d'Austrung.

– En tout cas, j'en parlerai avec le lieutenant... mais il se peut qu'avant de la laisser partir je fasse une petite enquête sur ses dires... je veux savoir si c'est vous ou elle qui dit la vérité.

Le capitaine n'insista plus, salua et sortit.

Demeuré seul, le général souriait :

– Pauvre Austrung... il semble bien mal à l'aise... il va se battre avec plus d'énergie que jamais pour se racheter... et puis, il a raison à propos de cette Freda Maring, le mieux pour nous, c'est de demander au lieutenant de la ramener à Berlin.

Et le même soir, le général fit demander IXE-13.

Tous les deux en vinrent d'accord.

Freda Maring serait ramenée à Berlin.

– Je vais faire préparer un avion.

– Non, non, inutile. J'ai un autre camp à visiter avant mon départ pour Berlin. Je vais emmener Freda avec moi. Ce qu'il me faut, une

voiture et un chauffeur, c'est assez.

– Quand partirez-vous ?

– Disons demain matin ?

– C'est parfait. Je vais donner des ordres.

IXE-13 et Marius passèrent une bonne nuit.

Ils étaient heureux de leur travail.

Tout avait bien marché.

Il s'était agi de jouer leurs rôles et le reste se faisait comme par enchantement.

Le lendemain matin, vers dix heures, on fit sortir Gisèle et on l'emmena devant le général.

IXE-13 et Marius étaient là.

– Freda, dit le général, vous allez partir avec le lieutenant.

Gisèle lui jeta un coup d'œil de côté et sourit au général.

– Ça ne me déplaît pas du tout. Je m'attendrai très bien avec lui.

– Je n'en doute pas, répondit IXE-13.

– Vous allez retourner à Berlin.

Gisèle se redressa.

– À Berlin ?... non, je ne veux pas... je veux rester en France... tuer... me battre pour le führer, Heil Hitler.

– Heil Hitler !

– Je n'irai pas... je n'irai pas.

IXE-13 se dressa devant elle :

– Freda Maring, vous êtes un agent du service secret nazi. Eh bien, c'est un ordre que je vous donne. Vous rentrerez avec moi à Berlin pour quelques jours : ensuite, vous reviendrez en France.

– C'est du temps perdu !

– Très bien, puisque vous refusez d'obéir, nous allons vous interner dans un camp. Vous ne vous battrez plus jamais...

– Très bien, répondit-elle, après un instant, je vais vous suivre.

Le général et IXE-13 poussèrent un soupir de soulagement.

Gisèle se tourna vers Marius :

– Il nous accompagne, celui-là ?

– Oui.

– C'est que j'aurais préféré être seule avec toi, mon beau lieutenant.

– Il nous accompagne jusqu'à Berlin. Ensuite, nous serons seuls.

Gisèle se redressa brusquement :

– Mais avant de quitter ces lieux, je veux que le coupable... le traître, le lâche soit puni. J'ai nommé le capitaine Austrung. Il a peur de la bataille... il veut toujours fuir... j'aurais dû le tuer.

Le général lança un clin d'œil à IXE-13.

– Je vais m'occuper d'Austrung. D'ailleurs, il est déjà derrière les barreaux.

– Tant mieux !

On frappa à la porte.

Le secrétaire du général annonça que la voiture était prête.

Le général se leva :

– Vous m'enverrez un message, je veux savoir

si vous vous êtes bien rendu, lieutenant. Bon voyage... et à vous aussi, mademoiselle.

IXE-13 prit Gisèle par le bras.

– Allons, venez, Freda.

Gisèle se suspendit presque à son bras :

– Oui, mon beau lieutenant.

Le général alla les reconduire jusqu'à la porte.

Ils prirent place dans la voiture.

Marius s'assit à l'avant, près du chauffeur.

Quelques secondes plus tard, la voiture quittait le camp du général Betner.

Au bout de quatre ou cinq milles, IXE-13 toucha à Marius.

Le Marseillais se pencha à l'avant.

– Hé, arrêtez ! Je suis malade... vite, arrêtez...

– Bien, dit le chauffeur.

La voiture stoppa.

Le chauffeur ouvrit sa portière et descendit.

Marius en fit autant.

Le chauffeur vint le rejoindre :

– Mal au cœur ?

– Je ne sais pas ce que j'avais, j'étais comme étouffé.

Le chauffeur tournait le dos à IXE-13.

Avant qu'il ait pu s'apercevoir de ce qui se passait, il reçut un coup de crosse de revolver derrière la tête.

Il s'écroula sans dire un mot.

– Nous ne le laissons pas là, patron ?

– Non. Nous allons l'enfermer dans la valise en arrière. Nous ne le laisserons que lorsque nous approcherons de la France inoccupée.

Marius ouvrit la valise-arrière et y plaça l'Allemand.

Le pauvre soldat était recroquevillé sur lui-même, les genoux en l'air et la tête entre les jambes.

– Pour moi, bonne mère, il va avoir mal aux reins quand il va sortir de là.

Marius se mit au volant de la voiture.

– Tu es contente, Gisèle ?

– Je n’espérais jamais que vous viendriez à mon secours.

– Tu vois, nous ne t’avions pas oubliée, dit IXE-13.

– Sans vous deux, je ne sais pas ce que je serais devenue.

– Ne dis pas cela, Gisèle, tu avais fort bien travaillé ton affaire. Pour moi, tu en serais sortie quand même.

– Mais comment avez-vous fait pour parvenir jusqu’à moi ?

– Je vais tout te raconter.

Et pendant que la voiture filait vers la liberté, IXE-13 fit le récit de ses dernières aventures.

VI

Le secrétaire du général entra :

– Heil Hitler !

– Heil Hitler !

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Betner.

– Des messages de Berlin à propos de Freda Maring. De plus, il y a une photo.

– Je n'ai plus besoin de cela, cette affaire est réglée.

– Bien. Que vais-je en faire ?

– Mettez cela quand même sur mon bureau.

Le secrétaire mit le tout sur le bureau de Betner et sortit.

Le général continua son travail.

Cinq minutes plus tard, il se levait, allumait une cigarette et se promenait de long en large dans son bureau.

Il réfléchissait.

Il s'arrêta tout à coup et jeta un coup d'œil sur les papiers.

– Jolie... cette Freda. Je vais garder sa photo. Je l'enverrai à Austrung avec mes hommages.

Betner ouvrit la grande enveloppe.

Il jeta un coup d'œil sur la photo, puis sonna son secrétaire :

– Vous vous êtes trompé de photo, Fritz. Cette photo n'est pas celle de Freda Maring.

– Si, général.

– Allons donc, regardez vous-même. Cette jeune fille est brune, comme l'autre, mais jamais aussi jolie.

– C'est vrai, approuva le secrétaire, mais pourtant... c'est bien là la photo que j'ai reçue.

– Il doit certainement y avoir une erreur quelque part.

Le général regarda les autres papiers.

– Pourtant, on affirme que c'est là sa photo.

Le secrétaire était sorti.

Le général réfléchit profondément.

– Cette affaire m’inquiète, je vais envoyer un message à Berlin. Il faut que je la tire au clair.

Il alla voir le télégraphiste :

– Envoyez ce message : – Reçu photo – Ne correspond pas – Vous êtes sûr que c’est la bonne ? – Connaissez-vous lieutenant Foesels et caporal Carl Brant, envoyés par vous – Sont partis avec Freda Maring.

– Dites que c’est urgent, ajouta le général.

– Bien, général. Pour Berlin ?

– Oui.

Le général retourna dans son bureau.

Une heure plus tard, son secrétaire frappait à la porte.

– La réponse au télégramme, général.

Le général prit la feuille :

– Bonne photo assurée – Cette Freda doit être fausse – Lieutenant Foesels disparu – Sommes

sans nouvelles de lui depuis un mois – Nous ne l'avons jamais envoyé chercher Freda – Ne connaissons pas de caporal Brant.

Le général bondit :

– Elle est forte, celle-là... je me suis laissé rouler... moi, le général Betner... Vite, envoyez des messages... il faut arrêter la voiture... vite, avant qu'il ne soit trop tard.

Et le pauvre général ne savait plus où donner de la tête.

*

– Attention... attention... arrêtez voiture noire. Plaque numéro 0256. Espions dangereux. Une femme et trois hommes. Le chauffeur n'est pas un espion. Lieutenant Foesels, caporal Brant et Freda Maring, dangereux. Tuez-les s'il le faut, mais empêchez-les de s'échapper.

Et ce message était lancé partout.

L'alerte était donnée.

IXE-13, Marius et Gisèle, bien installés dans la voiture, l'ignoraient complètement.

– Ça n'a pas été trop fatigant, nous n'avons qu'à jouer nos rôles... avec nos papiers et nos cartes, nous retrouverons le colonel Mailloux dès cette nuit.

Plusieurs fois, ils avaient été arrêtés sur la route.

Chaque fois, IXE-13 avait montré ses papiers et ils avaient passé sans rien dire.

Pour la cinquième fois, un soldat se dressa au milieu de la route et fit signe de stopper.

Marius ralentit sa voiture.

D'autres nazis sortirent de chaque côté de la route.

L'un d'eux s'écria :

– Ce sont eux, le numéro de plaque correspond.

IXE-13 comprit la situation.

Ils avaient été repérés.

– Vite, Marius, pèse sur l'accélérateur...

n'arrête pas.

Le Marseillais obéit.

Il frappa un nazi avec l'une des ailes de sa voiture.

IXE-13 avait poussé Gisèle en avant.

– À genoux.

Lui-même avait baissé la fenêtre de la porte arrière.

Il sortit son revolver.

Des coups de feu éclatèrent.

– Marius ?

– Oui, patron ?

– Marche en zigzaguant, ils ne pourront pas tirer dans tes pneus.

– Bien.

IXE-13 tira à son tour.

La voiture avait déjà pris une bonne avance.

Les nazis ne pouvaient plus l'atteindre.

– Ne ralentis pas, Marius... ils vont nous poursuivre en bicyclettes à gazoline.

IXE-13 ne se trompait pas.

Lorsqu'ils reprirent la route droite, ils virent les bicyclettes au loin.

– Il faut les semer, autrement ils vont nous rejoindre.

En avant, sur le chemin, on annonçait trois courbes.

– C'est notre chance, Marius, il faut s'enfoncer dans les champs.

– Et il y a un petit bois de ce côté-là.

– Prends l'autre côté.

– Pourquoi ?

– Quand ils ne nous verront plus, les nazis se dirigeront vers le bois, tu verras.

– Entendu.

Marius dépassa la première courbe.

Il ne voyait plus les bicyclettes.

Il prit la deuxième courbe et cette fois, il aperçut une petite route de terre qui s'avancit dans le champ.

Marius la prit.

Là-bas, il y avait une grange... à quelques centaines de pieds.

En peu de temps, Marius l'eut rejointe, il fit le tour avec sa voiture et stoppa.

Quelques secondes plus tard, quatre motocyclettes passaient en trombe.

– Qu'est-ce que nous faisons, patron ?

– Nous laissons la voiture, tout d'abord.

– Ensuite ?

– Écoutez, j'ai une idée. Nous avons quelques secondes devant nous, avant que les nazis reviennent. Vite, Marius, sors le nazi à l'arrière.

– Bien, patron.

Marius obéit.

IXE-13 s'était mis au volant.

– Restez ici tous les deux.

Il fit avancer la voiture et revint vers la route, le nazi assis à ses côtés et sans connaissance.

Lorsqu'il ne fut qu'à quatre ou cinq pieds de la

route, il descendit, mit le nazi au volant, plaça le char en vitesse et mit le pied du nazi sur l'accélérateur.

IXE-13 sauta à bas de la voiture comme cette dernière se mettait à avancer.

La voiture traversa la route et s'engagea dans l'autre sentier, se dirigeant vers le bois. IXE-13 revint vers ses amis.

Il avait environ la moitié du chemin de fait lorsqu'il entendit des bruits de moteur.

Il se jeta à plat ventre.

Quelques secondes plus tard, les quatre motocyclettes apparaissaient.

Deux d'entre elles prirent le chemin menant au bois.

Les deux autres continuèrent tout droit.

IXE-13 se releva et courut jusqu'à la grange.

– Vous l'avez échappé belle, hein, patron. S'il avait fallu qu'une des motos vienne par ici...

– Tais-toi.

Un coup de feu venait de résonner derrière le

bois.

On avait trouvé la voiture, sans doute, accotés contre un arbre.

Les deux cyclistes qui avaient continué tout droit, revinrent vers l'arrière et se dirigèrent vers le bois.

– Ils vont perdre un temps infini. Ils nous croient de ce côté.

– Qu'allons-nous faire maintenant ?

– Fuir à travers champs ? proposa Gisèle.

Une voix résonna :

– Ce n'est pas nécessaire.

Les trois amis se retournèrent.

Un homme, dans la soixantaine, se tenait près d'eux, le fusil à la main.

– Marchez devant.

Il parlait français.

Ils traversèrent une partie du champ sans dire un mot.

Enfin, ils arrivèrent à une petite maisonnette.

L'homme ouvrit la porte.

– Entrez.

IXE-13 passa le premier, suivi de Marius et Gisèle.

L'homme referma soigneusement la porte.

Il demanda :

– Comme ça, vous parlez français ?

– Oui.

– Tant mieux, vous comprendrez ce que j'ai à vous dire.

Le vieux commença :

– J'avais deux fils et une femme. Mes deux fils sont morts à la guerre... pour la patrie. Ma femme, elle, les nazis l'ont emmenée... j'ai retrouvé son corps deux jours après, tout près du fossé. Ils l'avaient battue à coups de fouet après l'avoir dévêtue.

IXE-13 se demandait où il voulait en venir.

– Je me suis toujours dit : Quelqu'un paiera pour cela.

– Attendez.

– Je me suis caché ici et j’ai attendu. Aujourd’hui, le hasard me donne trois prisonniers. Deux soldats nazis et une femme... vous deux, je vais vous tuer comme des chiens... et vous, la petite demoiselle, je vous déshabillerai et vous battrai comme ils ont battu ma femme :

– Attendez, il y a erreur, dit IXE-13.

– Erreur ?

– Prenez mes armes... fouillez-moi... prenez tout.

– Vous voulez me jouer un tour ?

– Non. Approchez ici... déchirez la doublure de mon gilet.

– Jamais.

– Je vais l’enlever, vous ferez l’ouvrage tout seul.

Le vieux réfléchit :

– Avance ici, la petite demoiselle. Mets-toi devant moi.

Gisèle obéit.

– Maintenant, déchire-la si tu veux la doublure... mais si tu sors un revolver ou autre chose, la petite meurt.

IXE-13 enleva sa tunique, déchira la doublure et sortit une carte.

– C'est ceci que je veux vous montrer.

Le vieux ouvrit de grands yeux :

– Une carte de la résistance !

– Parfaitement. Je suis Canadien et mes deux amis sont Français...

– C'est impossible !

– Croyez-vous que des Allemands parlent si bien le français ?

– Mais ces costumes ?

– Nous sommes des espions. Il nous a fallu fuir avec ces costumes. Nous essayons de gagner la France inoccupée.

– Une preuve !

– La carte, c'est une preuve.

Marius déclara :

– Les nazis nous poursuivent. Vous n’avez pas entendu les coups de feu ?...

– Si.

– Ils vont peut-être être ici dans une minute.

Le vieux se dirigea vers la fenêtre.

– Vous avez raison, j’aperçois une dizaine de soldats sur la route... je vais prendre une chance. Suivez-moi.

Il ouvrit la porte arrière de la maison et se mit à courir.

Pour un homme âgé, il était fort habile.

Ils arrivèrent à une petite rivière.

Il y avait une chaloupe.

– Montez.

Le vieux resta sur la rive.

– Allez-vous-en par là... c’est une route sûre pour cinq à six milles. Vous vous rendrez jusqu’à la ligne qui sépare nos deux France. Là, vous vous débrouillerez.

– Et vous ?

– Moi, je reste ici.

– Vous ne venez pas ?

– Non, je m'enferme dans ma maison et si j'ai une chance, je vais abattre une dizaine de ces nazis, ça vous donnera la chance de fuir.

– Vous ne ferez pas cela.

– Allez-vous-en, ils peuvent venir d'une seconde à l'autre... et Vive la France !

– Vive la France !

Marius avait pris les rames.

La chaloupe disparut aux yeux du vieillard.

Ce dernier remonta la petite côte.

– Et maintenant, messieurs les nazis, vous allez avoir affaire à moi.

Cinq minutes plus tard, le vieux Français mourait, une balle dans la tête.

Mais il était quand même fier de lui.

Il avait réussi à descendre cinq Allemands.

– Mes fils et ma femme sont vengés, se dit-il en mourant.

VII

– Nous devons approcher de la ligne, patron.

– Tu as raison, Marius, nous faisons mieux de descendre.

Ils arrêterent la chaloupe.

– Alors, qu'est-ce que nous faisons ?

IXE-13 réfléchit longuement.

– Écoutez, j'ai une idée... voici ce que nous allons faire.

Il leur parla à voix basse.

– Très bien, répondirent les deux Français.

IXE-13 s'éloigna en direction de la route.

Marius et Gisèle reprirent place dans l'embarcation.

Le roi des espions gagna la grande route en peu de temps.

Il était encore à un mille de la ligne.

Il se mit à courir en direction de la ligne.

Le vieux leur avait remis leurs armes.

IXE-13 tira plusieurs coups de feu en l'air.

Quelques secondes plus tard, un groupe de nazis venaient à sa rencontre.

– Vite... ils fuient.

– Qui ?

– Vous n'avez pas reçu le message ?

– Quel message ?

– Le lieutenant Foesels, le caporal Brant...

– Oui, oui.

– Ils courent à travers champs... il faut absolument les arrêter.

IXE-13 désigna le champ.

Les soldats partirent à la course.

Le Canadien continua sa route en courant, jusqu'à la ligne.

Là, il entra dans la cabane qui servait de dépôt.

Cinq soldats dont un officier étaient là.

IXE-13 leur raconta la même chose.

– Vous, Herman, vous restez ici... les autres, vite, en route vers les champs.

– Un instant, capitaine ?

– Oui ?

– La rivière est-elle gardée ? Ils peuvent changer de route.

– Il y a un homme.

– Je cours le rejoindre. Allez de l'autre côté.

– Parfait.

Tous s'élançèrent.

IXE-13 poussa un soupir de soulagement.

– Ouf... ça a réussi.

IXE-13 se rendit jusqu'à la rivière.

Il y avait un fil de fer au milieu de la petite rivière et un garde se tenait là.

– Heil Hitler !

– Heil Hitler ! répondit le garde.

Puis, il demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– On cherche trois prisonniers... deux hommes et une femme... ils vont essayer de passer la ligne tout près d'ici. Le capitaine et ses hommes couvrent les champs, moi, je suis venu vous prêter main forte.

– Bien.

– Vous avez une jumelle ?

– Non.

– Regrettable, nous aurions pu examiner les alentours. Vous ne voyez rien sur la rivière ?
Moi, j'ai de mauvais yeux.

Le soldat s'avança.

– Non.

Au même moment, IXE-13 sortit son revolver et lui en donna un coup de crosse sur la tête.

– Tiens !

Le nazi tomba dans l'eau.

– Si Marius et Gisèle peuvent arriver, IXE-13

se mit à l'eau et travailla à arracher les fils de fer qui barraient le passage.

Cinq minutes s'écoulèrent.

– Les nazis vont revenir.

Soudain, il aperçut quelque chose sur la rivière.

Une embarcation.

– J'espère que ce sont eux.

Ils approchaient.

IXE-13 reconnut Marius à l'avant et lui fit des signes désespérés.

L'embarcation avança plus vite.

– Nous n'avons pas une seconde à perdre.

IXE-13 prit une rame et Marius l'autre.

– J'ai réussi à les éloigner de l'autre côté, mais ils peuvent revenir.

Ils ramèrent de toutes leurs forces.

– Nous sommes dépassés les lignes, mais pas sauvés.

IXE-13 tenait sa carte de résistance à la main.

C'était sa seule planche de salut.

Au bout d'un quart d'heure, ils furent obligés d'arrêter.

La rivière n'était plus assez profonde.

– Prenons une chance, dit IXE-13.

Il alla frapper à la porte de la première maison.

Une vieille femme vint ouvrir.

En voyant le costume nazi, elle poussa un cri :

– Ne me faites pas de mal... je suis seule, mon mari n'y est pas.

– N'ayez crainte, madame.

IXE-13 entra, suivi de Marius et Gisèle.

– Qu'est-ce que vous me voulez ?

– À quelle heure votre mari revient-il ?

– Je ne sais pas. Mais je vous jure que mon mari n'a rien fait de mal... rien...

– Non, nous voulons qu'il nous aide.

– Vous aider à quoi ?

– À gagner la France.

– Jamais, mon mari n'est pas un traître, il mourra plutôt que de vous aider. Je le connais bien, allez.

– Il refusera d'aider des compatriotes ?

– Des compatriotes ?

IXE-13 sortit sa carte.

– Saint-Jésus, s'écria la vieille, vous êtes des amis ?

– Naturellement. Si nous étions de véritables nazis, il y a longtemps que nous vous aurions assassinée.

– Des amis... vous êtes des amis... bien entendu que mon homme va vous aider... venez dans la cuisine, je vais vous servir à manger... vous m'avez fait peur, ce n'est pas croyable... pourquoi vous faites-vous passer pour des Allemands ?

Et la vieille ne cessait de parler.

Ils mangèrent avec appétit et, vers le soir, le mari entra.

– Dès demain matin, vous partirez en voiture

avec moi. Vous allez voir, je suis connu, tout ira bien.

En effet, l'homme ne se trompait pas.

Le reste du voyage se termina sans incidents et le lendemain, vers quatre heures, IXE-13 et ses inséparables amis arrivaient à la petite maison où il avait dormi le soir de son arrivée en France.

Les patriotes le reconnurent aussitôt.

– Vous êtes revenus... pas trop de misère ?

IXE-13 sourit :

– Non, pas trop, mais nous sommes un peu fatigués.

– Les matelas sont toujours là, dit le chef, dormez. Je suppose que vous désirez voir le colonel Mailloux ?

– Oui.

– Je le ferai prévenir dès demain.

– Merci.

Enfin, leur mission était terminée, ils étaient tous sains et saufs.

– Ce n'est pas trop tôt, bonne mère... murmura Marius... j'ai hâte à notre prochaine mission.

– En attendant, repose-toi... tu m'empêches de dormir, répondit IXE-13.

Le lendemain matin, le messager partait prévenir le colonel.

Ce dernier arriva à la petite cabane vers sept heures du soir.

– IXE-13, déjà revenu ?

– Mais oui, colonel, et regardez qui j'ai emmenée avec moi ?

– Gisèle ! Eh bien, je suis fort content que vous ayez réussi à la délivrer.

L'espionne T-4 se redressa :

– Je suis toujours à vos ordres, colonel, avez-vous d'autres missions à me confier ? Le colonel sourit.

– Vous avez fait votre part, Gisèle. D'ailleurs, je crois que notre as des espions travaille beaucoup mieux quand il est en compagnie de sa fiancée.

– Vous voulez dire que je vais rester avec eux ?

– Pour l’instant, oui. Il se peut que je vous fasse redemander, mais pour le moment, vous allez retourner en Angleterre avec vos amis.

Gisèle était folle de joie.

IXE-13 demanda :

– Quand partons-nous, colonel ?

– Je ne sais pas au juste. Je vais envoyer un message en Angleterre et eux vous enverront chercher par avion.

Le colonel envoya son message le soir même.

Une journée s’écoula.

Puis une nuit, vers deux heures, celui qui était de garde lança :

– Attention, un avion.

En l’espace d’une seconde, les cinq patriotes français furent debout.

IXE-13, Marius et Gisèle les imitèrent.

Les hommes sortirent de la maison, fusil à la

main.

– Allumons le feu.

Le feu fut allumé au milieu de la plaine, puis les cinq hommes s'étendirent à plat ventre, prêts à tirer.

Si cet avion eut été un avion nazi, le pilote se serait fait descendre avant d'avoir mis pied à terre.

Mais c'était un avion allié.

Le pilote sortit de sa carlingue et demanda :

– Il y a trois passagers que je dois prendre ici ?

IXE-13 s'avança :

– Moi et mes deux compagnons,

– Vous êtes prêts ?

– Oui.

– Eh bien, montez, je repars immédiatement.

Les Français leur souhaitèrent bonne chance et nos trois amis prirent place dans le gros appareil.

Les moteurs grondèrent et l'avion s'éleva dans les cieux.

– Peuchère, c'est du service rapide, dit Marius.

– Oui, dans quelques heures, nous serons en Angleterre.

– Tant mieux, je n'aime pas à perdre de temps. J'ai hâte de voir quelle mission Sir Arthur va nous confier... bonne mère, moi l'inertie, j'aime pas ça.

– Ne crains rien, Marius, tu auras de l'ouvrage au cours de ta prochaine mission.

Où retrouverons-nous nos héros ? Dans quelle nouvelle situation ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent secret IXE-13, l'as des espions canadiens.

Cet ouvrage est le 331^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.